

Christian Soleil

# Fils de Cocteau

*(Raymond Radiguet, Jean Marais,  
Edouard Dermit et les autres)*





Christian Soleil

## Fils de Cocteau

*(Raymond Radiguet, Jean Marais,  
Edouard Dermit et les autres)*

Éditions EDILIVRE APARIS  
75008 Paris – 2010

[www.edilivre.com](http://www.edilivre.com)

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : [actualites@edilivre.com](mailto:actualites@edilivre.com)

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-4278-9

Dépôt légal : Octobre 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

*« Qu'il est laid le bonheur qu'on veut,  
Qu'il est beau le malheur qu'on a. »*

**Jean Cocteau**



## AVANT-PROPOS

Tout commence par une image. Des taches de couleur imprimées qui transitent par un flux de conscience pour s'imprimer dans la mémoire. La toile de fond de toute une vie. Il y a le ciel bleu de Maisons-Maisons-Laffitte évoqué jusque dans les pages du *Requiem*, des après-midis musicales dans la demeure familiale, l'apparition fantasmée d'un jeune gitan nu monté à cru sur un cheval, révélation du sulfureux et mal assumé *Livre blanc*, la fulgurante incandescence du père suicidé d'une balle dans la tête sur des draps blancs comme neige.

Quelle est la part de réalité dans cette profusion d'émotions fondatrices ? Au fond, peu importe : la vérité d'un être tient dans la légende qu'il se construit tout autant que dans l'indéfinissable et rassurant réel. Comme le viol de Virginia Woolf par son demi-frère Duckworth – Fait réel ou imaginaire ? Ébauché ou accompli ? – décide en partie de la vie sexuelle de l'écrivaine anglaise et influence fortement sa production littéraire, les « souvenirs » du poète parsèment ses œuvres et tissent un réseau souterrain qui les relie dans une cohérence rarement dévoilée.

Mais l'artiste n'est-il pas celui qui, mettant « sa nuit en plein jour » se fait « exhibitionniste au pays des aveugles » ?

Sa vie durant, Jean Cocteau cherche à retrouver le paradis perdu. Bien sûr, les pères sont peu présents dans son œuvre. S'ils la traversent, les voilà inexistantes, falots, tels le personnage des *Parents terribles*. Des pères, il fera tout pour s'en inventer : modèles admirés, oracles dignes de la Pythie comme le furent tour à tour Erik Satie, Raymond Radiguet, Pablo Picasso. Des exemples dans lesquels il se retrouve, grâce auxquels il se façonne une identité.

Au-delà de la notion de père, chaque troupe de théâtre avec laquelle il collabore, chaque équipe de cinéma qu'il constitue autour d'un projet de film, se voit affublée du nom de « famille ». Cocteau n'a de cesse de s'imaginer des liens de sang, même s'il s'agit toujours du fameux « sang blanc des poètes » qui l'obsède. Le sang blanc : souffrance et pureté, voire purification. Le poète aux initiales prédestinées se voit en Messie, en Christ rédempteur venu laver la faute originelle, celle qui entache la destinée humaine.

Ainsi, de ses amants, Cocteau veut faire des fils, tentant par là même de reproduire en l'inversant la relation perdue. Mais les choses sont aussi plus compliquées : ses fils sont souvent ses pères, ils l'inspirent et l'influencent (Raymond Radiguet), ils le protègent au besoin de leur puissance physique (Jean Marais, Edouard Dermit) et figurent son lien avec le monde terrestre, lui qui a déjà un pied dans l'au-delà et « vit bien mal sur cette planète » comme il le dit un jour de Klaus Mann. Il cherche en outre à en faire ses « pairs » en les élevant au rang d'artistes de premier

plan, sans forcément toujours de discernement : la question n'est pas là. Du génial Radiguet dont il s'approprie la force créatrice à l'évanescence – mais héroïque – Jean Desbordes, en passant par Jean Marais vaniteux et éclatant ou le discret Edouard Dermit qui dédiera sa vie à la diffusion de son œuvre, Jean Cocteau s'efforcera de faire des poètes, des écrivains, des acteurs ; les héros de son Panthéon intime.

Transcendant ainsi sa propre sexualité empreinte de culpabilité, il place ses relations amoureuses dans un ordre supérieur. Foin de la chair vite corrompue : il convoque les grands mythes classiques. Ses garçons deviennent des figures divines, au besoin des anges, liens éternels avec cet « ailleurs » qui l'attire obscurément. Sans doute pourrait-il reprendre à son compte les paroles qu'il place dans la bouche d'Antigone: « Le temps où je dois plaire aux morts est plus important que celui où je dois plaire aux vivants ». C'est que le modèle de toute sa vie est une absence, une ombre, un vide. Personne ne saurait voir cette mort qui l'habite, avec laquelle il dialogue et dans laquelle il regarde parfois glisser les siens : Radiguet « fusillé par les soldats de Dieu », Desbordes torturé par la gestapo. Ces fils qui le précèdent de l'autre côté du miroir ne font que renforcer sa relation avec l'au-delà. N'est-ce pas en mourant que l'artiste trouve enfin son identité, s'effaçant devant son œuvre où se résume son essence ? Ceux de ses fils qui lui survivront – Marais, Dermit – continueront à se réclamer de lui et à être habités par lui jusqu'à l'obsession, à défendre sa cause comme les apôtres celle du Christ. Jusqu'à la mort. Edouard Dermit, ce cher Edouard, dort à présent sous

la même dalle que le poète, celle où figure la phrase fameuse et souvent incomprise « Je reste avec vous. » On sait bien que « les poètes font semblant de mourir ».

*Christian Soleil*  
*New-York, 9 juillet 2010.*

## CHAPITRE PREMIER

*« Je me demande comment les gens peuvent écrire la vie des poètes, puisque les poètes eux-mêmes ne pourraient écrire leur propre vie. Il y a trop de mystères, trop de vrais mensonges, trop d'enchevêtrements.*

*L'espace joue un peu le rôle du temps. C'est déjà un recul.*

*Un étranger qui juge notre caractère d'après notre œuvre nous juge mieux que notre entourage, qui juge notre œuvre d'après nous. »*

**Jean Cocteau**

Magicien, illusionniste, acrobate, funambule, mensonge qui dit toujours la vérité : autant de masques qui collent à la peau de Cocteau et ne trompent guère que les frivoles, les inattentifs et les paresseux. On n'admet guère les dons des autres. Cocteau en avait d'innombrables. Il fallait donc qu'il y eût duperie, tromperie, mensonge. D'autant plus

que ces dons dans les domaines les plus divers de l'art, il savait les développer par une immense capacité de travail, ou plus exactement une totale incapacité à paresser. L'état naturel de Cocteau était le mouvement, c'est-à-dire la fuite en avant dans les œuvres les plus diverses et les plus brillantes. Le poète disposait en outre de cette exquise politesse de l'âme qui consiste à ne pas faire montre du labeur, mais à supprimer en fait le travail par le travail.

Son œuvre peut sembler froide. Elle est dense : pas une fioriture, pas un ornement, rien de poétique puisque tout, justement, est poésie.

« Jean n'a fait qu'une seule chose dans sa vie, explique Marais : de la poésie ». Une poésie qui, certes, a embrassé tour à tour toutes les formes de l'art, une poésie de l'au-delà, de l'envers du décor, de l'autre côté de la médaille, une poésie qui plonge dans le sommeil ou qui met des gants pour traverser les miroirs.

Cocteau était poète, d'une légèreté suprême. Ses œuvres ne sont jamais symbolistes. Il fait toujours voir ce qu'il veut faire voir, sans chemin détourné. Il ne cherche jamais à nous montrer, à nous démontrer, à nous faire comprendre. Il nous fait voir ce qu'il voit, sans la vulgarité de ceux qui savent. D'où son jugement parfois sévère sur ses contemporains, même et surtout amis. Son cœur était pur et dur comme les enfants. Tout le contraire des bontés molles et lâches. Tout le contraire de la frivolité, « un crime en cela qu'elle singe la légèreté ».

Si le charme et le magnétisme de Cocteau en ont fait durant son existence une sorte de star permanente, si Cocteau a été de toutes les modes, s'il a connu tous les succès, et donc toutes les jalousies et les

incompréhensions, ce n'est qu'après sa mort que le public l'aura reconnu pour ce qu'il était : un poète. Pas un intellectuel qui parle de poésie. Les fleurs se mêlent-elles d'horticulture ? « Cent ans après ma mort, je me retirerai, fortune faite », avait coutume de dire Cocteau.

Un poète : une sorte de médium. En prise avec l'au-delà, avec cet état qu'on appelle la mort et qui est notre état naturel, avant ou après la simple parenthèse de la vie. « Je n'ai pas peur de la mort », disait le poète. « D'ailleurs, j'ai été bien plus longtemps mort que vivant. »

« Il est juste qu'on m'envisage après m'avoir dévisagé ». Cette formule, comme toutes celles qu'employait Jean Cocteau, ne se limite pas à un bon jeu sur les mots. En les frottant les uns contre les autres, il en extirpe un sens nouveau et toujours plus vif. Elle résume d'un seul trait, à la manière de ces dessins nerveux et linéaires qui sont la marque du poète, tout le problème de la visibilité et de l'invisibilité de l'artiste.

« Je me reproche d'avoir dit trop de choses à dire et pas assez de celles à ne pas dire ». Sur sa propre carrière, Cocteau a lancé un jour : « Je n'ai pas arrêté une minute depuis l'âge de quinze ans ». Poète, romancier, dramaturge, cinéaste, portraitiste, il a aussi exercé son talent multiple dans le domaine des affiches, de la poterie, de la tapisserie, de la mosaïque, des bijoux, etc. On pourrait prolonger la liste encore longtemps.

« J'ai été accusé de sauter d'une branche à l'autre. C'est vrai. Mais toujours dans le même arbre ». C'était celui de la poésie. De tous les titres dont on l'affublait, il ne consentait qu'à un seul : celui de

poète. Et avec une insistance toujours renouvelée. On n'aura décidément jamais vu poète réclamer cette appellation avec autant de vigueur. Il classait du reste les innombrables variétés de son travail sous les titres de poésie, poésie de roman, poésie de théâtre, poésie critique, poésie graphique et poésie cinématographique. Même la sculpture devenait avec lui « poésie plastique ». Par ailleurs, Jean Cocteau tenait beaucoup au terme de cinématographe, et non cinéma. Le suffixe « graphe » est essentiel dans la mesure où le septième art, dans l'œuvre de Cocteau, n'est qu'un mode d'écriture parmi d'autres, un véhicule de poésie, même s'il est de ceux qu'il privilégia sa vie durant.

Partout où il intervenait, dans quelque art qu'il choisisse d'exprimer cette poésie dictée par des « forces inconnues », Jean Cocteau imposait sa marque, celle d'un maître du paradoxe et de l'épigramme esthétique, celle aussi d'un fulgurant trait d'union entre le classique et le moderne.

Son lieu de naissance, déjà, n'est pas des plus communs. Bien que situé dans la banlieue parisienne, Maisons-Maisons-Laffitte n'est pas un dortoir d'employés de bureau. Ses courses de chevaux, sa population de propriétaires, entraîneurs et jockeys, la foule impatiente et les couleurs des grands jours ont figuré parmi les tout premiers souvenirs de Jean. Le futur poète passe là les étés de son enfance au milieu d'une famille de la bonne bourgeoisie : il en retirera une excellente éducation, et ce côté « racé », cette élégance dont Jean Marais dira qu'elle « venait de lui, pas de sa mise qui semblait sans recherche.

Le poids secret de la tragédie s'abat très tôt sur Cocteau. Il a neuf ans quand son père se suicide en se

tirant une balle dans la tête sur le lit de la maison familiale à Paris. De cet événement, on ne sait pour ainsi dire rien, sinon, d'après Cocteau, que personne ne se suiciderait de nos jours pour les mêmes raisons. Des années plus tard, Cocteau expliquera qu'il ne peut toujours pas passer rue La Bruyère autrement qu'en courant, sans rien voir ni entendre. Mais nulle part dans son œuvre il ne sera question de son père, et d'ailleurs les pères y sont fort rares ou bien totalement inconsistants.

On connaît la suite<sup>1</sup> : la fugue du jeune adolescent à Marseille qui lui servira d'apprentissage de la vie, avec ses prostitués des deux sexes, ses marins, ses fumeries d'opium et ses bains turcs. Une expérience dont il dira plus tard qu'elle lui a « fait les pieds », qu'elle l'a « affranchi » et qu'elle fut sa « véritable école ». Ramené à Paris par un émissaire de la famille, Jean Cocteau ne retourne pas à l'école. Il rate deux fois son baccalauréat, fait la connaissance du tragédien Edouard de Max qui le lance dans le Tout-Paris avant même qu'il n'ait exprimé son talent, sinon dans trois recueils de poèmes écrits « à la manière de » et qu'il reniera toute sa vie. Charmants et éphémères. Son amie Misia Sert lui présente Diaghilev qui fait de lui « Jeanchik ». Jean Cocteau connaît avec les Ballets Russes une véritable révélation. Il réalise des affiches pour le grand

---

<sup>1</sup> Lire les trois tomes de « Le bonheur fabriqué » (Profils d'anges / Le Pluriel et le singulier / Le revers de la médaille) de Christian Soleil, éd. Action Graphiques, 1993/1994/1995. Lire aussi, du même auteur, « Crime de légèreté », éd. Action Graphiques, 1989, ainsi que « Raconte-moi Jean Cocteau, éd. Ancre et Encre, 2003, et « Jean Cocteau, un glorieux méconnu, éd. Edilivre, 2009.

chorégraphe – ses débuts de dessinateur –, écrit le scénario d'un ballet, *Le Dieu bleu*, aujourd'hui oublié, sur une musique de Reynaldo Hahn, tombe accessoirement amoureux de Nijinski.

Autre choc esthétique, autre révélation : la création en mai 1913 du fameux ballet de Stravinsky, *Le Sacre du printemps*. Un beau scandale comme l'époque en avait l'habitude. Mais la parole décisive, fondatrice, celle qui fait littéralement « renaître » Cocteau, c'est celle que lui lance Diaghilev, au plein cœur de la nuit, sur la place de la Concorde : « Étonne-moi ! » Le poète s'y reconnaît, change de cap, rédige le « brouillon » de tout son œuvre à venir, *Le Potomak*. Tout est là, déjà. La vie ne sera que le développement de cette promesse concise.

A Montparnasse, Cocteau fréquente des artistes dont certains sont encore d'illustres inconnus : Apollinaire, Picasso, Braque, Matisse, Vlaminck, Derain, Modigliani ou encore Lipschitz. Mais aussi des poètes : Max Jacob, André Salmon. Pour tous ceux-là, le monde des Ballets Russes est une sorte de divertissement pour la « jet set » de l'époque. Jean va assurer le lien inconfortable entre ces deux univers parallèles. L'inconfort est son destin.

La guerre éclate. Exempté de service militaire l'année précédente – sa santé est fragile –, Jean Cocteau s'engage dans les fusiliers marins. Il passe les premières années du conflit de manière très active, sur le front, dans les convois d'ambulances mis en place par Misia Sert. Il utilisera ses premières impressions dans son roman *Thomas l'imposteur*.

Ami de Roland Garros avec qui il effectue des vols d'essai, il fait paraître un bimensuel cocardier, *Le Mot*. Tandis qu'il joue les infirmiers sur le front des

côtes flamandes, il entretient une correspondance assidue avec Picasso, Satie, Diaghilev et Massine. Il les rencontre à chacun de ses séjours parisiens. C'est qu'un projet a germé dans son esprit. Il veut faire son scandale artistique. La première de *Parade* aura lieu le 18 mai 1917 au Théâtre du Châtelet. Le ballet se déroule comme la parade publicitaire d'une troupe de cirque déambulant dans les rues de Paris. Les différents numéros s'enchaînent sans interruption. Le réalisme de la partition vient de certains bruits concrets de la grande ville : sirène aiguë, roue de loterie, flaques sonores, claquoir, machine à écrire, revolver, sirène grave, « bouteillophone ». On connaît la réaction d'un spectateur, rapportée par Cocteau : « Si j'avais su que c'était si bête, j'aurais amené les enfants ! »

Fin 1918 : Cocteau signe *Le Coq et l'arlequin*, qui deviendra le manifeste du groupe des Six : un recueil d'aphorismes où brille l'esprit de paradoxe du poète parfaitement représentatif de l'esthétisme de l'époque. Pour l'avant-garde « officielle » incarnée par Tristan Tzara et le mouvement Dada fondé en 1916 à Zürich, Cocteau n'est qu'un truqueur mondain. On lui reproche de ne pas avoir choisi son camp. Les surréalistes, André Breton en tête suivi de Louis Aragon, Philippe Soupault et les autres, le considèrent comme un opportuniste mais pas comme un réel créateur. Pour Apollinaire, il est surtout un dandy. Sans doute est-il un peu tout cela à la fois. Mais il est jeune. Sa carrière après la guerre s'empressera de les contredire.

Cocteau a besoin de reconnaissance. Un grand nombre de ses productions font appel à la collaboration d'autres artistes. Son moteur, on l'a dit :

se constituer une famille. Pourtant, il se veut libre et fuit toute les écoles, ou plutôt se plaît à précéder plus qu'à suivre. Avec ses amis, il inaugure les « dîners du samedi » qui ont lieu chez l'un ou l'autre, à tour de rôle, ou bien au restaurant. On y retrouve les membres du groupe des Six et quelques autres proches du poète. Avec Jean Hugo et Roger de la Fresnaye, il lance une revue, *Le Coq*. Le premier numéro présente le groupe comme une société d'admiration mutuelle. En fait, un support pour attaquer Breton et sa suite.

Mais bientôt, rencontre décisive et sans doute la plus marquante de la vie de Jean Cocteau, apparaît Raymond Radiguet. Et rien ne sera plus jamais pareil.

## CHAPITRE 2

*« J'ai trop voulu être et j'ai oublié de vivre. »*

**Jean Cocteau**

Radiguet, éphèbe étrange et peu affectueux, fascine Cocteau qui en tombe immédiatement amoureux. « Sans ouvrir la bouche et par le seul mépris de son regard myope, de ses cheveux mal coupés, de ses lèvres gercées, il nous battait tous ».

« L'apparition de Raymond Radiguet date de 1918, raconte Cocteau. Nous le vîmes pour la première fois dans une galerie de tableaux. Il était myope et toute sa personne fragile, sérieuse, absente, semblait nager maladroitement à la traîne de ce regard qu'il approchait des choses. Il feignait de ne pas les voir et les enregistrait une fois pour toutes.

« Lorsqu'il vint chez moi, la femme de chambre de ma mère me dit : « Il y a un enfant avec une canne. » Il portait, en effet, une petite canne qu'il ne posait pas par terre et qui étonnait entre ses doigts. Il habitait chez ses parents, avec ses frères et sœurs, au Parc